

## LES LUMIÈRES DE LA FICTION : LA LITTÉRATURE POUR APPRENDRE À PHILOSOPHER

EDWIGE CHIROUTER

33

Les expérimentations d'ateliers de philosophie avec les enfants se développent partout dans le monde depuis maintenant plus de quarante ans. Cette rencontre entre le monde de la philosophie - discipline réputée difficile et réservée en France aux seuls élèves des classes Terminale des lycées généraux et technologiques (mais pas professionnels) - et le monde de l'enfance apparaît comme le choc entre deux cultures a priori irréconciliables. Cependant, les quarante années d'expérimentations et de recherches sur le sujet ont permis de montrer à quelles conditions non seulement un apprentissage rigoureux de la philosophie était possible dès le plus jeune âge mais qu'il existe même une alliance profonde entre l'enfance et la philosophie.

Dans le même temps, avoir pris en compte les interrogations métaphysiques des enfants semble être aussi une grande tendance de la littérature de jeunesse contemporaine. La société occidentale depuis les années 1960, grâce notamment aux apports essentiels de la psychanalyse, a reconnu aux jeunes enfants de plein droit le statut de sujet qui a besoin d'être guidé dans son cheminement existentiel et intellectuel. En 1976, par le succès de la *Psychanalyse des contes de fées*, Bruno Bettelheim a convaincu beaucoup d'éducateurs que les enfants sont capables d'interpréter inconsciemment le message latent d'un récit pour mieux donner sens au monde et à l'existence. Aujourd'hui, de nombreux auteurs offrent à leur jeune lecteur, de façon implicite et jamais moralisatrice, la possibilité d'une rencontre initiatique avec soi-même et avec les autres. Et, en plus de la publication de ces récits qui abordent de façon complexe des questions complexes apparaît depuis quelques années sur le marché de l'édition jeunesse toute une

série de manuels de philosophie pour enfants (comme les « Goûters philo » chez Milan, les « Chouette penser ! » chez Gallimard, ou la maison d'édition « Les Petits Platon », notamment). Émerge ainsi un genre éditorial inédit jusqu'alors qui marque l'avènement d'un nouvel âge pour la littérature dite « de jeunesse », qui cherche plus que jamais à se démarquer de la réputation de moralisme ou de niaiserie qui a toujours, à tort ou à raison, semblé la caractériser.

34 Cette double reconnaissance de « l'enfant philosophe » et de « l'enfant lecteur » trouve son institutionnalisation dans de nombreux programmes des écoles élémentaires en Europe à travers l'enseignement moral et civique. En 2015, en France, les nouveaux programmes d'E.M.C. insistent sur la dimension réflexive et démocratique des pratiques pédagogiques et préconisent la mise en œuvre de discussions à visée philosophique à partir de la littérature. Cette philosophie des programmes incite les enseignants à partir de la parole des élèves pour apprendre à penser par soi-même et réfléchir ensemble. Les programmes invitent clairement à mettre en place ces discussions à partir de supports littéraires :

- Pratique de la discussion à visée philosophique autour de situations mettant en jeu des valeurs personnelles et collectives, des choix, ou à partir de situations imaginaires. (Cycle 2)

- Réflexion sur l'intérêt général et l'intérêt particulier à partir de récits mettant en scène des héros de la littérature, de l'histoire ou de la mythologie. (Cycle 3)<sup>1</sup>

Le présent article résume près de quinze années de recherche sur les liens qui unissent justement l'enfant, la littérature et la philosophie<sup>2</sup>. Dans nos recherches-actions, menées dans plus d'une cinquantaine de classes, nous sommes partis du postulat suivant : l'apprentissage du philosophe ne peut se faire sans médiations culturelles, sans textes, qui permettent la mise à distance et la problématisation du sujet. Les textes et les auteurs classiques de l'histoire de la philosophie étant trop difficiles et complexes pour des élèves du primaire, c'est grâce à la littérature que l'on peut leur permettre d'entrer dans ce processus de pensée. Et c'est d'ailleurs peut-être grâce à l'enfance que la littérature et la philosophie pourraient retrouver leur alliance originelle : l'enfance est le pont qui permettrait de retrouver la fraternité de ces deux paroles, qu'il ne faut certes pas confondre, mais dont il ne faut surtout pas oublier non plus le fondement commun : la littérature et la philosophie sont toutes les deux des discours qui donnent sens et intelligibilité à notre existence.

1. Voir <http://eduscol.education.fr/cid92403/l-emc-principes-et-objectifs.html>

2. Pour aller plus loin, voir E. Chirouter, *L'enfant, la littérature et la philosophie*, Paris, L'Harmattan, 2015.

## LES LUMIÈRES DE LA FICTION : QUAND LA LITTÉRATURE ÉCLAIRE LA RÉALITÉ

Une des fonctions essentielles de la littérature est d'aider les hommes à penser le monde, à les éclairer pour s'y orienter et donner sens à leur expérience. Reprenant la thèse développée par Aristote, Jacques Rancière dans son essai *Les Bords de la fiction* rappelle que « ce que distingue la fiction de l'expérience ordinaire n'est pas un défaut de réalité mais un surcroît de rationalité<sup>1</sup> ». Les grands dilemmes soulevés par les récits invitent à la réflexion, bouleversent les évidences, apportent de la complexité à la réflexion. Le détour par la fiction permet ainsi d'aborder avec complexité des questions délicates à la fois universelles et intimes (comme la mort, l'amour, le bien et le mal, le bonheur, la liberté, etc.). Il n'y a d'ailleurs pas de civilisation sans récits qui permettent justement cette plus grande intelligibilité du monde et de la condition humaine. Comme l'écrit Roland Barthes :

35

(d)e plus, sous ces formes presque infinies, le récit commence avec l'histoire même de l'humanité ; il n'y a pas, il n'y a jamais eu nulle part aucun peuple sans récit ; toutes les classes, tous les groupes humains ont leurs récits et bien souvent ces récits sont goûtés en commun, par des hommes de culture différente, voir opposée : le récit se moque de la bonne et de la mauvaise littérature : international, transhistorique, transculturel, le récit est là, comme la vie<sup>2</sup>.

Comme l'a souligné aussi Paul Ricoeur, tout comme le discours philosophique, plus conceptuel, argumentatif et rationnel, le récit nous permet d'interroger le réel et de le penser. Parce qu'il représente la possibilité démultipliée d'expériences exemplaires et signifiantes sur la ou les vérité(s) du monde, il constitue un espace autonome de pensée. La littérature constitue à ce titre une expérience authentique, singulière et universelle à la fois, par laquelle les lecteurs vont pouvoir appréhender le réel. Elle est un immense laboratoire où les hommes peuvent redessiner à l'infini les situations, les dilemmes, les problèmes qui les travaillent. « Les expériences de pensée que nous conduisons dans le grand laboratoire de l'imaginaire sont aussi des explorations menées dans le royaume du bien et du mal<sup>3</sup> », écrit ainsi Paul Ricoeur. Dégagée des contraintes du réel empirique, des lois de la physique, et des lois de la morale, la fiction nous permet de vivre par procuration ce que le réel, seul, ne nous permettra jamais de vivre. En tant que lecteur, je peux commettre un crime et expérimenter par procuration les tourments du remords, je peux aussi devenir invisible (tel le berger Gygès dans le

1. J. Rancière, *Les Bords de la fiction*, Paris, Seuil, 2017, p. 7.

2. R. Barthes, « Introduction à l'analyse structurale du récit », *Communications* n° 8, 1966, p. 1.

3. P. Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, p. 194.

mythe de Platon) et expérimenter les limites du Bien et du Mal (« Et si j'étais à la place de Gygès... »).

36 La littérature procède ainsi d'un recueillement, au sens où Jacques Derrida l'entend, c'est-à-dire d'un retour à soi par l'intermédiaire de l'œuvre. Elle parle, de façon plus ou moins explicite, des angoisses, des espérances, des désirs qui constituent l'essence de la condition humaine (la peur de la mort, de la solitude, la rédemption par l'amour ou la création) et m'aide à donner sens à mon expérience intérieure. La littérature ne vise donc pas à adapter l'enfant, par exemple, à la société et à la culture particulière dans laquelle il est immergé. Elle ne cherche pas à lui transmettre des valeurs morales particulières. Elle n'est pas purement descriptive et fonctionnelle. Elle ne cherche pas à simplement distraire ou informer sur les conditions de vie présente (Tchoupi prend le train, va chez le docteur, etc.). Un texte littéraire est un texte avec lequel je peux vivre une rencontre initiatique, fondamentale. Il peut m'aider à me comprendre, à mettre de l'ordre dans mes sentiments, dans mes angoisses, dans mes doutes, dans mes espérances. Le lecteur idéal, comme dirait Alberto Manguel<sup>1</sup>, sort de sa lecture différent de ce qu'il était en y entrant. La littérature dépasse ainsi largement la distraction, le divertissement. Il y a dans l'acte de lire un investissement de tout l'être. Danièle Sallenave affirme que l'expérience littéraire n'a pas d'autre équivalent que l'expérience amoureuse. Elle est comme une illumination qui submerge le sujet. Dans un premier mouvement, elle m'écarte du monde, m'isole de la réalité mais pour mieux m'y ramener, pour mieux la revisiter et la rendre plus lisible :

Un enfant qui lit est comme un enfant malade : il est allongé, il ne bouge plus, il n'entend pas dehors l'éclatant appel de juillet. (...) Lire ne vous arrache au monde que pour vous le rendre autre, revu, éclairé : si la lecture est une évasion, comme disent les gens simples qui lisent, si c'est une fuite, c'est celle du prisonnier qui s'échappe de son cachot en fracturant les barreaux. Mieux : la littérature achève le (sens du) monde, elle l'accomplit parce qu'en elle il se revisite<sup>2</sup>.

La philosophie a d'ailleurs elle-même toujours usé de procédés littéraires. Les philosophes ont souvent utilisé des styles, des figures ou procédés d'écriture propres à la littérature. Par exemple, alors même que Platon instaure une distinction entre les deux disciplines par une dénonciation historiquement déterminante de la poésie et des poètes, il recourt, dans le même temps, à la métaphore et bien sûr aux allégories dans ses propres écrits. La fiction littéraire n'est donc pas seulement de l'ordre de l'imaginaire mais dispose d'une fonction référentielle

1. A. Manguel, *Pinocchio et Robinson, pour une éthique de la lecture*, Paris, L'Escampette Éditions, 2005

2. D. Sallenave, *Le don de soi, sur la littérature*, Paris, Gallimard, 1991, p. 98.

qui dévoile des dimensions insoupçonnées de la réalité. C'est bien cette valeur d'exemplarité de la littérature, considérée comme expérience de pensée à part entière, qui a sous-tendu les hypothèses de notre travail de recherche : une certaine forme de littérature de jeunesse contient, elle aussi, cette exemplarité philosophique et c'est pour cette raison qu'elle est une des médiations les plus riches pour accompagner de jeunes élèves dans l'apprentissage du philosophe.

#### LES LUMIÈRES DE LA FICTION : QUAND LA LITTÉRATURE AIDE LES ENFANTS À PHILOSOPHER

Pourquoi la littérature est-elle une médiation particulièrement féconde pour apprendre à philosopher à de très jeunes élèves ? Comment les enfants s'aventurent-ils eux aussi dans le grand laboratoire de l'imaginaire pour faire cette expérience des lumières de la fiction ? Je ne donnerai ici que quelques exemples particulièrement significatifs de mes quinze années de recherche et qui cristallisent en quelque sorte les conclusions que j'ai pu tirer de l'analyse d'une centaine de séances (dans des écoles maternelles, élémentaires, dans l'enseignement spécialisé, dans les pays occidentaux – France, Québec, Luxembourg – mais aussi en Afrique francophone – Bénin, Sénégal, Côte d'Ivoire). Les trois conclusions principales de mes recherches sont les suivantes :

37

*La littérature permet d'explorer les possibles  
et apporte ainsi de la complexité à la réflexion*

La fiction, parce que dégagée des contraintes du discours spéculatif et des contraintes du réel, ouvre des possibilités démultipliées d'expérimentations des relations humaines. À hauteur de notre seule expérience personnelle et sensible du monde, notre connaissance de la réalité est forcément très limitée : je suis né(e) dans un espace et un temps déterminés et je n'ai exploré qu'un infime de tous les possibles d'une existence. La fiction crée, elle, à l'infini des mondes possibles où se disent les vérités du monde. C'est là toute sa force herméneutique. Elle élargit à l'infini les représentations de la réalité et de l'existence humaine en les transfigurant. Pour l'enfant, dont la capacité d'abstraction est en cours d'élaboration, les fictions jouent un rôle de médiation nécessaire et donnent forme à des problématiques éthiques ou existentielles encore confuses. Plus on est jeune et plus notre expérience du monde est limitée : je ne connais que ce que je vis dans ma famille, mon quartier, mon époque, ma culture. La littérature ouvre sur l'altérité et mul-

tiplie les possibles. Même si je n'ai jamais été dans la situation d'Antigone ou du jeune africain dans le célèbre album *Yakouba* de Thierry Dedieu<sup>1</sup> par exemple, je peux m'interroger sur ce que j'aurais fait dans cette situation, je peux émettre des jugements moraux sur les décisions des personnages et par là, mettre à jour une vision du monde et un système de valeur jusque-là implicites. Les récits donnent ainsi aux enfants une pluralité d'expériences qui favorise une vision complexe des notions travaillées en philosophie.

38 De plus, les enfants n'ont aucune difficulté avec la valeur d'exemplarité de la littérature. Ils saisissent très bien que la fiction se réfère à la réalité, que les histoires, même les plus fantastiques, renvoient à leur expérience du monde. Bruno Bettelheim avait montré déjà dans *Psychanalyse des contes de fées*<sup>2</sup> comment l'enfant, déjà très jeune, comprend que les épreuves que traversent les héros font écho à ses propres angoisses, à ses propres désirs, à ses préoccupations profondes (la peur d'être abandonné, la rivalité, l'amour, la haine, etc.). Il existe ainsi une corrélation intense entre le monde de l'enfance et le monde de la fiction.

Je donne ici un exemple significatif de cette compréhension par les enfants de la fonction référentielle de la littérature. Nous sommes dans une classe de CM1 d'une école du Mans. Les élèves travaillent sur la notion de « grandir » (Qu'est-ce qu'être une grande personne ? Quand devient-on grand ? Quelles sont les différences entre « grandir » et « vieillir » ?). Alors que je demande aux élèves, si « c'est bien de grandir ? » et que l'immense majorité répondent en chœur que « c'est bien de grandir parce qu'on peut faire tout ce qu'on veut quand on est grand », un élève, Florian, demande timidement la parole pour apporter de la complexité à la réflexion du groupe :

Florian : « Y en aussi qui veulent pas grandir. Parce que... Comme Peter Pan, il veut pas grandir. Y en a qui veulent pas grandir parce qu'ils disent qu'on prend trop de responsabilités quand on est grand<sup>3</sup>. »

Florian fait spontanément appel au personnage de Peter Pan pour apporter une nouvelle idée lors de la discussion. Cette représentation universelle de la peur de grandir lui permet de faire avancer la réflexion collective. Le caractère

1. T. Dedieu, *Yakouba*, Paris, Seuil Jeunesse, 1994. L'album - construit comme un conte africain - soulève un profond dilemme moral : pour intégrer la tribu des guerriers, les jeunes de la tribu doivent s'aventurer dans la savane et tuer un lion. Mais le jeune Yakouba ne rencontre qu'un lion blessé et mourant : faut-il qu'il le tue (pour revenir glorieux au village) ou qu'il lui laisse la vie sauve (honoré à ses propres yeux par cette clémence mais à jamais banni de la communauté des Hommes) ? Par quel geste Yakouba va-t-il devenir un homme ? Les programmes de littérature au cycle 3 encouragent une exploitation philosophique de l'album.

2. B. Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, Paris, Pluriel, 1976.

3. Corpus de la Thèse « *A quoi pense la littérature de jeunesse ?* », Université de Montpellier 3, 2008

imaginaire de l'exemple ne donne pas moins de valeur à l'idée énoncée. La référence à cette figure emblématique, qui incarne un désir constitutif de la condition humaine universelle, a valeur de vérité. Florian semble faire sienne la formule attribuée tantôt à Pablo Picasso ou Jean Cocteau selon laquelle « l'art est un mensonge qui dit la vérité ». En tout état de cause, les réflexions de Paul Ricœur ou de Jérôme Bruner sur la littérature comme expérience de vérité trouvent un écho remarquable dans la façon dont les élèves s'appuient sur les références littéraires pour étayer leur réflexion avec justesse et cohérence.

*Les références littéraires aident à maintenir les exigences de pensée*

La philosophie n'est pas le café du commerce et la visée de ces ateliers est de construire une pensée critique et d'amener les élèves à penser de façon de plus en plus rigoureuse pour atteindre une autonomie et une lucidité de pensée. L'enseignant(e) est le garant de cette exigence et ses relances pendant les discussions doivent permettre aux enfants d'acquérir ces habitudes de raisonnement. Michel Tozzi, dans ses propres travaux, a déterminé aux moins trois critères qui permettent de caractériser une discussion qui puisse être dite philosophique<sup>1</sup>. Les trois exigences visées sont les suivantes :

- l'argumentation : en philosophie, on ne dit pas seulement et simplement ce que l'on pense (en mettant sur la table nos croyances, opinions, convictions) mais on pense ce que l'on dit (en mettant à jour les raisons qui fondent nos idées). L'enseignant doit donc demander aux élèves de donner des exemples, de se justifier, de démontrer, d'expliquer (pourquoi penses-tu ce que tu dis ?).
- la problématisation, c'est-à-dire d'être capable de soulever la complexité (les enjeux et les conséquences) d'une question ou d'une affirmation ;
- la conceptualisation, c'est-à-dire la tentative de définir un concept, ce que nous entendons par la Liberté, l'Amour, l'Égalité, Le Bien/le Mal, la Vérité, etc.

Si nous reprenons l'exemple de la réplique de Florian, nous constatons que les trois processus exigibles en philosophie sont présents dans son intervention : « Y en aussi qui veulent pas grandir (processus de problématisation : il n'est pas vrai que tout le monde veut grandir, c'est plus compliqué que cela.). Parce que... Comme Peter Pan, il veut pas grandir (il argumente par une référence littéraire qui a valeur d'universalité et donc de vérité). Y en a qui veulent pas grandir parce qu'ils disent qu'on prend trop de responsabilités quand on est grand (il donne

1. M. Tozzi, *L'éveil de la pensée réflexive à l'école primaire*, Paris, Hachette-Éducation, 2001

ici un attribut au concept de « grande personne » : être grand, c'est avoir des responsabilités).

La littérature facilite bien ici la rigueur philosophique des échanges. Il ne s'agit pas d'affirmer que la littérature permet de mieux faire philosopher les élèves. Pour cela, il faudrait pouvoir faire une analyse comparative de séances avec le même type d'élèves sur le même thème avec et sans supports littéraires. Mais comme on ne se baigne jamais dans le même fleuve, les conclusions que l'on pourrait tirer de cette comparaison seraient bien hasardeuses. Cependant, nous affirmons que la littérature est un support particulièrement pertinent, que les œuvres sont incontestablement des appuis pour le développement de la pensée réflexive, qu'elles permettent l'investissement du sujet dans le questionnement, la problématisation (en servant de contre-exemple), l'argumentation (par leur valeur d'exemplarité), et qu'elles offrent aussi des possibilités d'avancer dans la conceptualisation de la notion.

*La littérature instaure une « bonne distance »  
entre l'expérience personnelle et le concept*

La fiction réalise une époké, une suspension par rapport à la réalité, qui permet de la rendre visible en la mettant à distance. Elle établit un pont entre l'expérience singulière – qui, par son caractère trop intime, trop chargé d'affects – empêche la prise de recul et l'analyse – et le concept – qui, lui, à l'autre extrême, par sa froideur, peut nuire à l'implication personnelle nécessaire à toute initiation philosophique. Le récit permet un aller-retour fécond entre le personnel et le général, entre le « je » et le « nous ». Parce que les grands récits sont à la fois proches de nos préoccupations internes et suffisamment éloignés pour ne pas nous obliger à les affronter directement, ils sont une médiation nécessaire pour oser penser. On assiste dans les séances menées dans toutes les classes – mais c'est particulièrement visible dans les classes de l'enseignement spécialisé, où l'effet de loupe est encore plus saisissant – que les élèves se servent de ce que nous avons appelé le « paravent du personnage<sup>1</sup> » pour s'engager authentiquement dans la réflexion philosophique (je ne parle pas de moi à la première personne car je n'oserais jamais m'abandonner si intimement devant mes camarades de classe – et les professeurs ! – sur des sujets si intimes et profonds, mais je me « sers »

1. E. Chirouter, « L'enfant, la littérature et la philosophie. Comment la lecture philosophique de récits dès l'école élémentaire peut permettre une reconnaissance de l'élève-sujet et instaurer un nouveau rapport au savoir », *Chemins de Formation au fil du temps* n°16, 2011, p. 79.

du personnage de l'histoire - Cosette, Robinson, Cyrano, Peter Pan, etc. - pour penser et m'appropriier authentiquement et publiquement de grandes questions métaphysiques universelles - la solitude, l'amour, la peur de grandir, la tragédie de la condition humaine). Ainsi, dans une séance sur la question de l'Amour dans une classe de 4<sup>ème</sup> EGPA du collègue Kennedy d'Allonnes (Sarthe), un des élèves passe de façon indifférente (et sans s'en rendre compte à la manière d'un lapsus) du personnage (ici Cyrano de Bergerac) à la première personne du singulier :

Lucas : « Cyrano il a pas raison d'écrire à la place de Christian... Il est fou. Il aime Roxanne et il aide Christian. C'est nul. Je la laisse pas à un autre. Il est nul de faire ça<sup>1</sup>. »

La médiation littéraire aide ainsi Lucas dans cette prise de parole publique sur des sujets intimes et profonds. Ainsi, cet espace de parole permet de gagner en estime de soi car l'élève est reconnu dans et par l'intuition scolaire comme un sujet pensant digne, rattaché à la condition humaine, capable de prendre la parole et de penser ces questions complexes. Nous pourrions aussi reprendre l'exemple de Florian et de Peter Pan et faire l'hypothèse que si Florian a lui, en tant que petit garçon, peur de grandir, il préfère peut-être donner un exemple de personnage littéraire que de se mettre lui-même en danger en délivrant ses angoisses intimes devant ses camarades. Le personnage redevient le masque de ses origines : incarnation de toutes nos failles, de toutes nos forces, de tous nos espoirs, de toutes nos défaites, de toutes nos victoires, de toute notre faiblesse et grandeur d'être mortels.

La littérature permet ainsi de donner corps à un exercice intellectuel encore perçu trop généralement comme impersonnel et déconnecté des vraies préoccupations humaines. Nous n'affirmons pas que la pratique de la philosophie avec les enfants n'est possible et légitime qu'en prenant appui sur des supports littéraires - il existe d'autres dispositifs qui partent essentiellement de l'expérience personnelle des élèves, de l'actualité ou d'autres supports culturels - mais la littérature, par sa nature symbolique et réflexive, par son caractère universel, facilite avec sensibilité et beauté, l'apprentissage de la pensée critique. Elle donne sens aux problématiques tout en permettant la rigueur de pensée. L'imaginaire est donc bien pour les enfants un immense laboratoire où ils peuvent commencer à penser leur condition humaine et leur rapport aux autres et au monde.

\*  
\* \*

---

1. *Ibid*

42 Nous postulons que la démocratisation de l'enseignement de la philosophie est une nécessité dans le monde d'aujourd'hui, caractérisé par la complexité et les crises multiples (crises des valeurs, crises démocratiques, crises économiques). Nous rejoignons ainsi les préoccupations de la philosophe Martha Nussbaum dans *Les Emotions démocratiques*<sup>1</sup>, dont un des chapitres est justement consacré à la philosophie avec les enfants. Pour Martha Nussbaum, le système éducatif mondial tend à mettre de côté les humanités au profit d'une approche dévitalisée et purement technologique des savoirs, préparant ainsi une grave crise de la démocratie. Pourtant, seuls la littérature, la philosophie, l'histoire et les arts permettent aux futurs citoyens de développer dans le même temps leur rationalité et leur sensibilité, leur faculté critique et leur empathie. L'enjeu de cette alliance entre la philosophie (avec les enfants) et la littérature (de jeunesse) n'est donc pas seulement didactique mais bien profondément politique - au sens le plus noble du terme - pour former des citoyens éclairés... par les lumières la fiction.

---

1. M. Nussbaum, *Les Emotions démocratiques*, Paris, Climats, 2011.